

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL,

Rue du 25 Mai n. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau de PATRIOTE, où en outre les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 3 — Combat de Kerie (Allemagne) par le général Beaupuy (1798).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1er mai, RUE DU 25 MAI, No. 67.

MONTEVIDEO.

LEGION FRANÇAISE.

Camarades, vous avez chassé l'ennemi de toutes les positions. Il a fui devant nous: il a bien fait. Honneur à nos braves voltigeurs qui ont si hardiment marché à la rencontre des égorgeurs! Honneur à nos chasseurs Basques, dont la valeur a été si brillante, et l'élan si décisif.

Orlbe sait maintenant notre nombre et nos forces; qu'il tremble, car bientôt nous lui courrons sus! Trois fois le général Paz et le général Iriarte, ont envoyé nous remercier de notre dévouement.

Quel des uns d'entre nous ont succombé sous le fer des assassins, qui reçu des blessures en face! Vengeons-les d'abord, nous les pleurerons ensuite.

Amiral Massieu, consul Pichon, le sang de ces martyrs retombera sur vos têtes. Ah! je le dis dans toute la sincérité de mon cœur, si j'avais l'honneur d'être amiral français, et que d'absurdes considérations diplomatiques imposassent à mon devoir des bornes illégitimes, plutôt que d'abandonner mes frères, j'arracherais mes épaulettes; et je briserais mon épée.

A. DELACOUR.

Demain, nous reviendrons sur notre sortie d'hier, nous attendrons, pour donner à nos lecteurs des détails positifs.

FÉTILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

PREDICTIONS.

(Suite).

" Lorsque j'eus traversé la sombre voûte d'entrée où vous m'aviez laissé, je me trouvai dans une cour d'une vaste étendue, entièrement couverte de bruyères et de hautes herbes qui avaient pris racine entre les interstices des pierres et des pavés. Le bruit de mes pas, la lueur de la torché que je tenais élevée au-dessus de ma tête, épouvantèrent les oiseaux de nuit qui habitaient les créneaux du manoir. Les cris les plus étranges partirent à la fois de tous les côtés, et vinrent frapper mon oreille comme une harmonie diabolique. Je me dirigeai vers une porte placée au centre du bâtiment principal. Aux premiers effets que je fis pour l'ouvrir, elle céda

DIVISION SILVA.

Frontière du Cerro 1.er juin 1843.

Il est environ midi de ce jour, je viens d'arriver avec une partie de ma division;

Je quittai notre armée, le 30 mai dernier, à l'entrée de la nuit; l'ennemi était campé un peu avant *L'azotea Urbana Puentes del Tala*. Les postes avancés de l'un et de l'autre, à la hauteur de *Bajigas*.

C'est-à-dire, que les armées étaient, à cette hauteur, en vue et à la distance d'une lieue et demi l'une de l'autre, tandis que les avant-gardes étaient à peine à un quart de lieue.

Tous les jours, quelques *guerrillas*, peu importantes; dans ma marche j'ai fait 36 prisonniers et deux officiers.

L'officier porteur de la présente instruira V. E. des circonstances de notre événement.

J'ai amené des bestiaux pour la division et le détachement du Cerro.

Dieu garde V. E. nombre d'années.

Fortunato SILVA.

M. le ministre de la guerre et marine, colonel D. Melchor PACHECO y OBES.

Le ministre de la guerre et marine.

Camp du Cerro, 1er juin 1843.

Vous disposerez à l'instant même, la réunion de la garnison de cette forteresse pour qu'ils soient à leur front et sur le champ fusillés et par derrière les traitres gradués lieutenants: Juan Eusebio Duarte, Andrés Curbelo, Antonio Iglesias et José Pérez lesquels servaient comme soldats dans l'armée de Rosas.

Quant aux autres prisonniers, pris par la division Silva, et qui ne sont pas orientaux, vous les traiterez avec les considérations que mérite le malheur, et les ferez conduire à la capitale et à la disposition du chef d'État-Major avec la liste contenant leurs noms.

Dieu vous garde nombre d'années.

Melchor PACHECO y OBES.

M. le commandant du fort du Cerro

en sifflant sur ses gonds; aussitôt, la longue et solitaire galerie qui s'offrit à ma vue retentit d'un bruit sourd et solennel: le silence le plus complet lui succéda immédiatement. Je monte les degrés du grand escalier situé à l'extrémité de cette galerie. Arrivé au premier étage, je parcours une suite d'appartements qui me paraissent n'avoir pas été habités depuis un demi-siècle; enfin parvenu dans une grande chambre à cheminée dont la tapisserie tombait en lambeaux, mais dont les portes me paraissent encore solides, je me décide à y passer la nuit. Je dépose sur une table mes armes et mes provisions, j'allume des bougies et je commence à examiner minutieusement mon nouvel appartement. Une douzaine de fauteuils vermoulus, quelques meubles délabrés composent tout le mobilier. Je vais ramasser dans les pièces qui avoisinent ma salle de réception des fragments de lambris tombés de vétusté. Je les amoncelle dans la cheminée, où bientôt une flamme pétillante s'élève. À l'aide des meubles, je barricade la porte par laquelle je suis entré, et, tout en fumant un cigare, je prépare

Commandance de la forteresse du Cerro.

J'ai l'honneur de prévenir V. E. le 1er juin 1843, cinq heures du soir, qu'à l'heure même je viens d'exécuter vos dispositions supérieures et ont été fusillés par derrière et en face de la garnison que je commande, les 4 traitres désignés dans votre note de ce jour. Je remets aussi à la disposition de l'état major, les 38 prisonniers restant;

Dieu garde, etc

Tomas REBOLLOS.

A. S. E. M. le ministre de la guerre et marine, colonel D. Melchor PACHECO y OBES.

Relation des prisonniers qui ont été envoyés du Cerro.

Mariano Labia, escorte du restaurateur.

Mariano Muñoz du N° 1.

Juan Angel Diaz, id.

Juan Arias, id.

Santiago Gallardo, id.

Francisco Ferreyra, id.

Gregorio Gomez, id.

Juan Segobia escorte d'Oribe.

Juan Espinosa, id.

José Guerra, id.

José Barrios, id.

Gregorio Pajon, de Patricios.

Valentin Cabral du N° 3.

Cipriano Diaz, id.

Jose Teodoro des grenadiers.

Manuel Antonio des Barcena.

Jose Sanchez del Cerro colonel.

Abelino Dehia, cornete Granada.

Lorenzo Bustillos, sans incorporation.

Albino Silva, id.

Juan A. Molina, id.

Juan de Nio, id.

Pablo Juan Fernandez, id.

Calisto Counde, id.

Juan Moran, id.

Manuel Ignacio, id.

Juan à Martinz, id.

Deonicio Silva, id.

mon punch. Le rhum était excellent, et, enfoncé dans un fauteuil que j'avais traîné devant le feu, j'attendais paisiblement minuit, heure à laquelle, comme vous savez, les reveaux donnaient la préférence pour nous rendre visite.

" La nuit était calme. Le silence mystérieux qui régnait autour de moi n'était interrompu que par le frémissement des vitraux, que le vent du nord venait heurter. Déjà ma montre avait marqué minuit et demi; je commençais, malgré moi, à me laisser aller au sommeil; tout en réfléchissant à la cruauté générale des hommes et à leur penchant pour les choses surnaturelles. Mes yeux se couvraient d'un léger nuage, mes bougies ne jetaient plus dans l'appartement qu'une lueur douteuse, à cause de la fumée de tabac qui s'y était répandue; enfin j'allais m'endormir tout-à-fait lorsqu'un bruit lointain de pas mesurés arriva distinctement à mon oreille. Ce bruit augmente.... j'écoute, respirant à peine; les pas semblent se diriger de mon côté; je saute sur mes pistolets, que j'arme.... Tout à coup la porte principale

Jose Martin, il.
Francisco Lapuente, negro id.
Elias Isias, escorte d'Ignacio Oribe.
Juan A. Piriz, avec Alvarado.
Aurelio Fernandez, avec Diaz (ministre.)
Montevideo, 1er juin 1853.
Roman A. FERNANDEZ.

FRANCE.

CHAMBRE DES DEPUTES.

PRESIDENCE DE M. SAZZET.

Séance du 2 mars.

(Suite.)

Une voix.—390 millions.

M. de Lamartine.—100 millions.

Où il se passe là un fait nouveau, on fait plus grand que dans son temps la conquête de l'Amérique, et vous ne vous en apercevez pas, et peut-être ce temps-là, vous vous disputez quelques misérables années, quelques mois, quelques heures d'une puissance ministérielle quelconque; vous vous disputez pour savoir sous quel nom d'homme votre pays perdra l'avantage de son action, de son ascendant, de sa puissance dans le monde européen! (Bravos aux extrêmes.) Applaudissement prolongé.

Et bien! il est impossible à des hommes d'animés, non pas de ce patriotisme de cartouche, mais de ce patriotisme réfléchi, sérieux, qui étudie les intérêts du pays dans l'histoire, il leur est impossible à ceux-là de contenir plus longtemps, sinon le cri de toute leur indignation, le mot vous paraît trop fort, au moins le cri révélateur de leurs alarmes; ne vous y trompez pas, je ne suis pas le seul qui soit ému de la pensée que je signale ici, de toutes parts, vous devez le voir, vous qui êtes placés au centre du gouvernement, pour voir les inquiétudes, les agitations sourdes, de toutes parts ce sentiment se révèle, se manifeste, se trahit avec plus ou moins de force, mais avec la même douleur dans le sein de la population. (Vive et longue approbation.)

Où se demandent de tous côtés si, parce que la France a été grande, trop grande, je le reconnais, pendant un certain temps, si parce que ses armes, trop conquérantes, trop envahissantes, ont débordé d'un bout du monde à l'autre, il faut, après vingt-cinq ans de sagesse, de temporisation, de patience, il faut subir tout ce que vous nous faites subir impudemment depuis treize ans. (Bruit dans toute la salle.)

M. de ministres des affaires étrangères.—Je demande la parole.

M. de Lamartine.—Si notre gloire fut un crime, il faut convenir que ce cri national est, par trop expié. (Sensation prolongée. Nouveaux bravos.)

Ne vous égariez pas, ne méprisez pas, autant que vous avez fait de le faire, ces premiers symptômes de l'agitation publique. (Vives réclamations au centre. Approbation répétée à gauche.—De toutes parts: Chut! chut!)

M. de Lamartine.—Ne méprisez pas les passions populaires. Il y a des passions populaires qu'il ne faut pas combattre, il y a des passions populaires qui sont grandes, qui sont généreuses, qui sont le sentiment même

le, vigoureusement ébranlée, cède et tombe avec fracas, en faisant rouler devant elle, comme une avalanche, les meubles qui m'avaient servi à la barricade!"

A ces mots de Saint-Laurent, Mme Spielmann, qui s'était placée à côté de lui, sans doute pour mieux l'entendre, se rapprocha encore davantage, comme entraînée par un sentiment de peur. Son mari, au contraire, assis en face d'elle, fit un soubresaut en arrière. Tous, le col tendu, la bouche béante, les yeux fixés sur notre ami, nous avions écouté ce récit avec une anxiété qui avait succédé à notre envie de rire.

—En bien! continua-t-elle, lui dit l'un de nous; tu l'arrêtais justement au plus intéressant!

—Est-ce que l'apparition du spectre aurait été retardée par indisposition d'acteur?

—Non, répondit Saint-Laurent après un silence, et il reprit: "Le spectre paraît, s'avance d'un pas grave, puis s'arrête à quelque distance de moi. Ce fut alors que, revenu de ma première surprise, je pu l'examiner à mon aise: un linceul blanc à larges plis le couvrait de la tête aux pieds. D'une main il tenait une suite de bougie phosphorique qui reflétait sur sa personne une teinte blafarde; par intervalles il appuyait l'autre main sur le côté gauche de sa poitrine, comme s'il y eût res-

sentiment une vive douleur. Son visage, quoique décoloré, gardait encore des traces de beauté et de noblesse. Ses grands yeux noirs offraient un mélange de colère et de bonté; enfin l'ensemble de ses traits avait un caractère de ressemblance avec les portraits des princes de la maison d'Autriche que vous avez tous été à même de voir.

—Vous êtes officier français? s'écria le fantôme d'une voix qui n'avait rien de terrestre; auriez-vous peur d'un faible vieillard?
—Et en disant ces mots, ses regards s'étaient portés sur les pistolets que j'avais encore dans les mains.
—Je l'avouerai, lui répondis-je: à la façon un peu brusque dont vous vous êtes introduit ici, à votre aspect inattendu, je n'ai pu me défendre d'un premier mouvement de terreur.

—Alors, soit par déférence, soit par générosité, soit par un sentiment que je ne saurais expliquer, je déposai mes armes sur le manteau de la cheminée: je n'avais plus aucune crainte. Le spectre, parut touché de cette marque de confiance.
—Je suis Joseph II, empereur d'Allemagne, poursuivit-il, et je sais que vous êtes; je sais pourquoi vous êtes venu dans ce château, dont j'ai tant aimé le séjour pendant ma vie. Le but de cette visite est louable! Et

le la grande famille nationale, vibrant et se réunissant dans le cœur de chaque citoyen. (Bravo! bravo!) Ce sont là des sentiments avec lesquels il ne faut pas jouer, ce sont des passions publiques qu'il faut respecter, qu'il ne faut ni flétrir ni accuser, car au fond de ces passions publiques, il y a quelquefois, il y a souvent un grand patriotisme en souffrance et de grands principes en insurrection dans l'âme de tous! (Exclamation au centre.)

A gauche.—Très bien! très bien! (Longue agitation.)
M. de Lamartine.—Je n'oublie pas que je parle devant d'anciens collègues avec lesquels j'ai combattu, avec lesquels je combattrai toujours pour la cause de la paix. (Exclamations au centre.) Nous voulons tous la paix. (Où? où?) N'oubliez pas qu'une politique semblable trop longtemps poursuivie, en face d'un peuple si jaloux de sa dignité et si plein des souvenirs de sa gloire, ne serait pas sans péril. N'oubliez pas, messieurs, que les partis animés du désir de renverser la dynastie que nous voulons fonder, pourraient s'armer comme d'une arme dangereuse d'une semblable politique, pour saper la base du gouvernement que vous voulez établir. (Mouvement.)

Ne laissez pas dire aux ennemis avoués de cette dynastie qu'on lui donne à choisir entre la monarchie et son patriotisme! Ne laissez jamais poser ainsi la question devant un pareil peuple. Confondez, si vous êtes prudents, l'honneur du pays avec les intérêts de son gouvernement, avec ceux de la monarchie que vous voulez affermir! Nationalisez-la davantage. (Très bien! très bien!)

Et vous, M. le ministre, vous qui écrivez, qui faites l'histoire, souvenez-vous de cette grande vérité nationale autant qu'historique, c'est que toutes les dynasties, tous les règnes même, tous les grands règnes de notre série de règnes et de dynasties, ont apporté avec eux leur pensée propre, leur système de politique ou d'alliance personnelle, leur dot pour ainsi dire à la fortune de cette grande nation. Ceux-ci, l'expulsion des Anglais du continent français; ceux-là, leur lutte avec l'Italie et l'Espagne; Henri IV et les Bourbons, l'unité française et l'abaissement de nos guerres civiles et religieuses; Richelieu, l'abaissement de la maison d'Autriche; Louis XIV, l'influence en Espagne et des provinces sur le Rhin; Napoléon enfin, la conquête insensée et stérile, mais au moins glorieuse et historique du continent; la restauration même, le maintien à main armée de notre alliance avec la maison qui gouverne l'Espagne!

Voilà la dot de chacun de ces règnes, de ces ministres, de ces dynasties! Où est la vôtre? (Bravo! bravo!—Longue sensation.)

—Votre dot! Serait-ce cette perpétuelle héritation entre tous les systèmes, toutes les alliances, toutes les politiques, qui en les méconnaissant toutes, en les dédaignant toutes, sans issue dans le monde, et ne nous laissant à la fin d'autre option, ou d'un amoindrissement subi avec honte par un peuple si fier, ou d'une guerre insensée tentée par le désespoir. (Bravos à gauche.)

—Ah! je ne sais pas s'il viendra enfin un jour un homme d'état qui sorte du pays de ce cercle d'impossibilités où l'on nous renferme, et qui se tienne tous les ans autour de nous! elle est lente à naître la poli-

—Va donc! lui dis-je; nous aussi nous écoutons.

—Messieurs, répliqua mon ami, je ne puis vous en rapporter davantage.

—Pourquoi? lui demandai-je.

—Parce qu'il y a là un secret qui touche à de si graves intérêts politiques, qu'il n'est qu'une seule personne au monde à qui je puisse le confier.

—Et à qui donc? nous écriâmes-nous.

—A l'empereur, messieurs!

E. Marco de Saint-Hilaire. (La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES

—M. le prince de Montfort, neveu de l'empereur Napoléon, est arrivé le 23 au matin à Toulon, venant de Marseille: un canot de l'amiral a été mis à sa disposition, et il a visité la rade et les établissements maritimes du Mourillon et de St-Mandrier.

—A peine arrivé à Toulon, M. le contre-amiral Paraval-Deschamps, commandant la division du Levant, a appris par le télégraphe que M. de Pacaval était dangereusement malade. Cet officier-général est parti immédiatement en poste pour Paris.

—Au nombre des nouveaux membres honoraires nommés par l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, figure le prince Charles Bonaparte, fils de Lucien, connu du monde savant par ses écrits sur l'histoire naturelle.

—On se rappelle la malheureuse proclamation de lord Ellenborough, gouverneur général de l'Inde, à propos de la reprise sur les Afghans des ports du temple de Sumnauth, dont l'Inde-Sax est l'objet d'un culte qui n'est ni chrétien ni musulman. Cette proclamation a soulevé le sentiment religieux de la Grande-Bretagne. Les pétitions s'élevèrent dans les deux chambres contre l'acte d'abolition de lord Ellenborough, et il est probable qu'il succombera sous cette attaque violente. Les ministres, qui ont besoin du prêt d'argent, n'osent pas défendre le gouverneur général contre l'imputation d'impiété dont il est l'objet. C'est un acte politique, purement politique, disent-ils, et on le dément en le présentant comme un acte religieux. L'argument n'est pas difficile à réfuter; aussi apprenons-nous que de vifs applaudissements ont accueilli un discours prononcé à la chambre des pairs par le marquis de Clarendon contre lord Ellenborough, et que des murmures d'approbation se accompagnaient au départ du courrier un discours dans lequel M. Smith dénonçait l'acte d'accusation du gouverneur général de l'Inde. Sans doute les Français et jusqu'à la fin, la guerre de l'Afghanistan sera un grave embarras pour le ministère. Les lois politiques de lord Palmerston ne feront certainement pas la fortune de sir Robert Peel.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 2 juin.

Rio Janeiro, golette parée anglaise Spider. Du Havre en 42 jours, barque suédoise, Ann Margaritha, chargée de marchandises, 270 tonnes net, 16 caissons clouz, une quantité de pommes et citrons, 23 mats, 120 chaises de voyage, 6000 livres, 23 barriques bière, 24 barils de vin, 27 barriques goudron et braie.

bien! jeune homme, pour vous en récompenser, je veux que cette rencontre vous soit utile, qu'elle serve à votre fortune et qu'elle contribue à la gloire de votre empereur, que j'admire. Je veux enfin qu'elle puisse assurer bientôt la paix de l'Europe. Ecoutez-moi....

Ici Saint-Laurent se tut de nouveau, comme s'il se, de nous en avoir dit autant, et parut réfléchir profondément.

—Va donc! lui dis-je; nous aussi nous écoutons.

—Messieurs, répliqua mon ami, je ne puis vous en rapporter davantage.

—Pourquoi? lui demandai-je.

—Parce qu'il y a là un secret qui touche à de si graves intérêts politiques, qu'il n'est qu'une seule personne au monde à qui je puisse le confier.

—Et à qui donc? nous écriâmes-nous.

—A l'empereur, messieurs!

E. Marco de Saint-Hilaire. (La suite au prochain numéro.)

Le Gérant Jh. REYNARD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNARD.